

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Tous feux éteints

*L'Homme de Hong Kong* d'Hélène Rioux, Montréal, Québec/Amérique, 1986, Collection Littérature d'Amérique, 132 p., 9,95\$.

Marie José Thériault

---

Numéro 44, hiver 1986–1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39433ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Thériault, M. J. (1986). Compte rendu de [Tous feux éteints / *L'Homme de Hong Kong* d'Hélène Rioux, Montréal, Québec/Amérique, 1986, Collection Littérature d'Amérique, 132 p., 9,95\$.] *Lettres québécoises*, (44), 34–35.

---

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Marie José Thériault

# TOUS FEUX ÉTEINTS

**L'Homme de Hong Kong** d'Hélène Rioux, Montréal, Québec/Amérique, 1986, Collection Littérature d'Amérique, 132 p., 9,95\$.

Les lieux sont ceux de tous les jours: appartement, salle de cours, galerie d'art, chambre à coucher... Ils sont habités par des femmes et des hommes comme on en croise partout: mère qui élève seule son enfant, professeur d'université, étudiants, employé de bureau, mari lassé de sa femme, journaliste... Les situations qu'on y rencontre, nous en avons tous connu de semblables: nuit d'amour-feu de paille qui s'achève sur la désillusion, la froideur et le mépris; coups de fil anonymes; femme abandonnée; rappel doux-amer d'un amour mort; refus de l'engagement affectif; jeunesse absente en perte du goût de vivre... Les nouvelles de *L'Homme de Hong Kong* d'Hélène Rioux ressemblent à des satellites gravitant autour d'un noyau ancien comme notre bonne vieille terre. Omniprésente peur. De vivre à fond. D'être. De donner. De prendre. De sortir de l'ornière. Mourir, croupir, dormir, attendre, fuir, tout cela est tellement plus simple et plus facile que d'affronter face à face la méchante, méchante vie. Alors, on feint. Et cela donne un peu ce dont parlait Michel Lord dans un article récent de *Lettres québécoises*: «une montagne de choses apparemment insignifiantes qui voltigent autour d'une toute petite *idée fixe*.<sup>1</sup>»

L'idée fixe des personnages d'Hélène Rioux est de ne pas se trouver là où quelque chose se passe, mais ailleurs. Ils ne fléchissent pas dans cette résolution. Leur expérience de vivre n'a pas encore atteint le point crucial de maturation qui leur autoriserait un arrêt, un recul, un re-

gard limpide et, par conséquent, la capacité de prendre enfin leur vraie place dans leur propre existence, de quitter les voies de service pour rouler une fois pour toutes sur les grands chemins. Là où un tel revirement paraît sur le point de se produire, le personnage se coupe en quatre pour l'éviter, et il réintègre très vite sa petite tranchée, son petit combat, sa petite défaite, en banlieue de la vraie guerre.

On prend partout dans ces textes un mot pour un autre, un sentiment pour ce qu'il n'est pas, une émotion pour ce que l'on voudrait qu'elle soit, l'ennui pour la mort, le bruit et l'agitation pour la vraie vie. On se lance à corps perdu dans des aventures, sans réfléchir, mais néanmoins juste en surface, sans jamais regarder plus loin que l'épiderme. Si l'on ne gratte pas soi-même le vernis, quelque chose ou quelqu'un le fait à notre place. Tout de suite dessous, la réalité se montre, tous feux éteints, avec son visage morne et inachevé, son aspect bidon, et le silence insondable des paroles creuses. Il n'y a pas d'autre solution que l'échec pour ces êtres sans envergure, sans latitude, ces petites âmes de rien du tout, faussaires de leur propre bonheur. Un peu comme Éléonore, qui «n'est fidèle qu'au fragile équilibre qu'elle a établi entre ses amours<sup>2</sup>», les personnages des nouvelles d'Hélène Rioux n'ont de fidélité que pour les moments vides et, par conséquent, pour la profanation de leurs rêves. Tout se passe comme si la destruction périodique des espoirs (même petits) et des ambitions (même pâles), avec ce qu'elle suppose de tranches entières de temps emportées avec elle, et le *mouvement*, le dérangement qu'un tel deuil entraîne, représentait paradoxalement les seuls instants *animés* de l'existence. Sans cet acte, rien d'autre n'aurait lieu que le demi-cri

retenu d'un demi-orgasme (tant au moral qu'au physique) qui ne mène nulle part car il ne vient que d'une demi-communication, d'un demi-effleurement d'habitude, d'une demi-conversation qui a depuis longtemps perdu tout son sens — si elle en eut jamais — en somme, d'une demi-faim de vivre.

Les personnages du recueil d'Hélène Rioux sont de faux êtres de passion. Ils n'ont pas le courage que cette vertu exige. Les vrais êtres de passion savent blesser et se blesser, certes, mais aussi soigner et se soigner. Ici, ils sont trop petits pour ce genre de victoire. Trop mous, sans vigueur, ils ne mordent que maladroitement et guérissent encore plus mal: en cherchant à imiter la passion qu'ils admirent ils la confondent avec la rage. La passion véritable est d'une tout autre nature. Elle consisterait en un très vaste, inaltérable et impossible désir — décelé ou non, avoué ou non — de recréer le monde, désir que son impasse même tisonne. L'ennui, dans *L'Homme de Hong Kong*, c'est qu'on se contente de déplacer les meubles. En cela, Hélène Rioux démontre bien le mal dont notre siècle souffre: beaucoup de bruit et de grands gestes avec rien dessous. Il n'y a guère là de quoi secouer l'âme.

Une exception: dans «Escale en Crête», où le titre fait croire à un passage accessoire, à une banale petite vacance, l'auteur crée par touches apparemment anodines une héroïne tragique, presque grandiose enfin. Si elle fuit aussi, c'est d'abord par inadvertance, tant on pourrait dire que son mal la distrait de sa douleur. Mais la fuite viendra. Et quand elle viendra, elle sera terrible et totale. Femme sans vie, sans enfant, sans amour, elle ira jusqu'à devenir une femme sans origine. Une femme non-née. Immobile et miné-

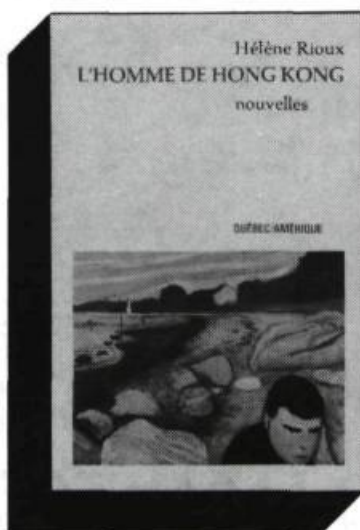


rale. Morte. Noire et sèche dans un enfer lumineux où, là non plus, même là, on ne saura pas qui elle est.

Ici, le style dépourvu de recherche s'accorde aux découpes acérées des maisons blanches contre le ciel bleu profond de la Méditerranée. C'est dans son dépouillement même qu'il foisonne, comme la souffrance est vaste qui ne s'exprime plus que par le silence. Ailleurs, cette neutralité passerait davantage pour une faiblesse: la forme autant que le fond ne donnent au lecteur rien de neuf qu'il puisse apprendre, rien dont il se surprenne.

Dans *Jean Giono*<sup>3</sup>, Jean Carrière disait récemment: «De fait, les mots ne posent problème que dans la mesure où ils ont déjà servi. L'écrivain [...] avance sur une neige vierge. La violence de la découverte refond à neuf un vocabulaire exténué.<sup>4</sup>»

Voilà ce que peu d'écrivains réussissent: cette refonte. Donner au lecteur un mot neuf dans un mot vieux, «exténué». Le rajeunir. Le délester de sa fatigue. Faire que sa lecture soit un émerveille-



ment. Carrière poursuit: «Ainsi le poète — ou le conteur, jadis frères jumeaux — possède-t-il, allant lui-même de surprise en surprise au fil de son récit, assez de tension — au sens le plus électrique du terme — pour restituer aux mots les plus éculés leur charge originelle. [...] L'aventure, comme le notait Sartre, c'est quand on en parle — ce qui veut tout dire. Le signifié fait piètre mine quand le signifiant ne lui prête pas main-forte.<sup>5</sup>»

Que l'on ne se méprenne: il ne s'agit pas de fleurir les mots, de les enguirlander. Mais que fond et forme s'entraident pour créer l'émerveillement sans lequel toute lecture demeure un acte stérile. Hélène Rioux écrit correctement. Elle s'applique. Par moments, un bout de paragraphe, une phrase qui frappent, comme un doigt s'appuie sur le plexus solaire, siège de l'âme. Mais c'est trop rare, trop peu. Je referme le livre avec un manque, un appétit encore insatisfait, et le regret de situations banales restées banales et de petits héros restés petits parce que l'écriture n'aura pas su me les grandir. □

1. Michel Lord, «Du style avant toute chose», *Lettres québécoises*, no 43, automne 1986, p. 31.
2. «Les Fantômes d'Éléonore», p. 25.
3. Jean Carrière, *Jean Giono*, Lyon, La Manufacture, collection Qui suis-je?, 224 p., 1985.
4. *Ibid.*, p. 18.
5. *Ibid.*, p. 20.



## L'œuvre romanesque de Marie-Claire Blais par Françoise Laurent

Collection Approches

L'œuvre romanesque de Marie-Claire Blais est vaste et inspirée, Françoise Laurent la découvre avec flamme. Elle la situe dans le tissu de la vie artistique universelle et celui des événements majeurs qui ont marqué la société québécoise de 1959 à 1985.

De *LA BELLE BÊTE* à *VISIONS D'ANNA*, suivant un itinéraire original, Françoise Laurent nous convie à une lecture fascinante des romans de Marie-Claire Blais.

les éditions

**fides**

5710, avenue Decelles  
Montréal, Québec, H3S 2C5  
(514) 735-8406

248 pages, 16,95 \$